

LES OCCULTÉS

En cette matinée du samedi 22 mars, Juliette versait cérémonieusement des céréales dans son bol de lait, avant de saupoudrer le tout de chocolat en poudre. Son rituel accompli, elle s'installa confortablement sur le canapé et alluma la télévision. Élève à l'école primaire, son choix ne se porta cependant pas sur une émission pour enfants ou un dessin-animé. Elle leur préférait largement les chaînes d'information en continu. Cet intérêt pour l'actualité lui était venu il y a de cela trois mois, lorsque son père fit une mémorable apparition sur la première chaîne d'informations de France. Marc, brigadier-chef de la septième compagnie de CRS, était l'idole de sa fille. Dans un contexte de forte défiance envers les forces de l'ordre, on vit le gardien de la paix porter secours à un manifestant, étendu au sol, ostensiblement blessé au torse. Ce dernier, un enseignant d'une cinquantaine d'années, avait été touché par un tir de flashball. Il se trouvait que Marc avait été témoin du comportement pacifique du manifestant, et il jugea de fait naturel de lui apporter son aide. En forte contradiction avec la peinture qui était d'ordinaire faite des policiers, ce geste avait provoqué une vive émotion au sein de l'opinion publique. On s'interrogea donc sur l'identité de ce formidable policier. Marc avait alors goûté l'espace de quelques jours aux joies de la célébrité. Les plus respectables chaînes d'information l'invitèrent à participer à leurs émissions - en vain. Il n'avait été que trop souvent témoin de la gloire éphémère de ceux qu'il considérait être - tout comme lui - des gens on ne peut plus banals. Vedettes par hasard, ceux-ci étaient invités sur tous les plateaux télé pour exprimer leurs opinions sur tous les sujets, auxquels ils étaient parfois totalement étrangers. Il se souvenait de l'intervention sensationnelle d'un pilote d'avion, que l'on avait amené à s'interroger sur la pertinence du nom de la quatrième artère de la troisième avenue du deuxième arrondissement de la première ville de France. Finalement, Marc ne se considérait aucunement comme un héros, le policier

quarantenaire n'avait conservé de son geste que l'humble satisfaction d'avoir aidé un autre homme.

Une demi-heure après que sa fille eut terminé son petit-déjeuner, Marc s'apprêta à partir. En manque d'effectifs, et craignant de voir à nouveau ses propres agents dépassés, la Préfecture de police de Paris avait mandaté deux compagnies de CRS en renfort. Celle de Marc en faisait partie, et il devait se rendre instamment Place de la République pour rejoindre sa brigade. Ses ultimes préparatifs achevés, il prit sa fille dans ses bras et la serra tendrement. Juliette entendit alors ces mots qui étaient si doux à ses oreilles : «Mon petit trésor, ma petite fille». Elle regarda alors avec étonnement le visage de son papa : deux infimes ruisseaux s'échappaient de ses yeux, tandis que son regard plongeait dans celui de Juliette. Après une dernière étreinte, Marc enfila son uniforme, prit ses clefs, ouvrit la porte et contempla une dernière fois la photo qui y était accrochée. On y voyait Juliette, Marc et Rose, sa compagne. Il admira encore une fois la beauté des traits de son épouse, puis il claqua la porte et s'en alla.

Aux alentours de treize heures, le ton commença à monter entre manifestants et forces de l'ordre. Cela faisait déjà deux heures que Marc et ses collègues essuyaient les provocations et les assauts des manifestants les plus téméraires. Parmi eux, certains semblaient réinventer l'utilité du bitume, faisant de ce matériau à l'origine prévu pour la construction des routes, une véritable arme de guerre. D'autres, dans un souci certain d'innovation, jugeaient que les poubelles devaient remplir une fonction autrement plus noble que d'être remplies de déchets. Quoi de plus adéquat pour celles qui font la magnificence des rues de nos métropoles, que d'être incendiées ou éventuellement offertes aux boucliers des CRS ? On trouvait aussi les joueurs de pétanques improvisés. Ceux-ci devaient probablement trouver un air de cochonnet aux agents de

police, sinon pourquoi projeter leur boules vers eux ? Enfin, les manifestants comptaient dans leurs rangs des inventeurs de génie, les De Vinci des temps modernes. Ceux-ci révolutionnaient l'utilisation des engins de chantier, pour en faire des béliers, ou encore - plus classique mais efficace tout de même - modifiaient l'usage des marteaux et en faisaient des frondes. En somme, les opposants les plus virulents des forces de l'ordre étaient le plus souvent des architectes incompris, des lanceurs de poids ou encore des enfonceurs de portes invétérés.

Largement inférieurs en nombre, les agents de police étaient toutefois munis d'équipements plus conventionnels que leurs adversaires. Matraques télescopiques, boucliers anti-émeutes, gaz lacrymogènes et de multiples grenades composaient leur armement. En plus de ce bagage, les forces de l'ordre disposaient d'un atout redoutable : le canon à eau. Celui-ci était très loin d'être un véhicule destiné à des batailles d'eau pour adultes. Dans le cas d'un usage à courte portée, son jet pouvait engendrer des blessures létales. C'est précisément à l'instant où une dizaine de manifestants entamaient leur partie de boules avec les forces de l'ordre, que le terrible canon à eau fit son apparition. Après une ultime sommation, les premiers tirs du canon furent effectués. Ils permirent aux policiers de tenir en échec les manifestants, au moins l'espace de quelques minutes.

Une heure plus tard, la manifestation battait son plein, et la violence des affrontements était à son apogée. Place de la République, là où opérait la compagnie de Marc, un gardien de la paix avait dû être évacué d'urgence après qu'un fer à repasser l'a heurté à la tête. Les policiers avaient été contraints de céder du terrain aux manifestants. Ceux-ci s'étaient alors improvisé une après-midi shopping à prix cassés dans les luxueuses enseignes des avenues parisiennes. Leurs marteaux et battes de baseball venaient aisément à bout des

semblants de forteresses érigés par les commerçants. Ainsi, des dizaines de vandales s'échappaient des magasins de prêt-à-porter, emportant avec eux des dizaines de cartons. Ils ne manquaient d'ailleurs pas d'en faire tomber la moitié ; l'essentiel était pour eux d'avoir ce sentiment de mérite et de dignité que tout voleur ressent naturellement après son méfait. Au total, plus d'une centaine de vitrines avaient été brisées, plusieurs restaurants incendiés et des commerces pillés.

Compte tenu de la gravité de la situation, les forces de l'ordre décidèrent de disperser les manifestants. Les blindés étant déjà déployés place d'Italie, la meilleure option qui se présentait à eux était de charger les manifestants. Marc détestait cette manœuvre. Malgré la passion qu'il éprouvait pour son métier, ce déchaînement de violence le répugnait. Après vingt années de service, réprimer violemment des contestataires, qu'il considérait avant tout comme des concitoyens, le repoussait toujours autant. Il ne faisait usage de la force qu'en cas de réelle nécessité, et faisait preuve d'une sévérité exemplaire envers ses subordonnés qui abusaient de leur statut. Toutefois, il savait que dans la situation présente, disperser les manifestants était indispensable. Ceux-ci menaçaient en effet de déborder les forces de l'ordre, ce qui mènerait inéluctablement à de nouveaux accrochages violents.

Après avoir obtenu l'aval de leur hiérarchie, les brigadiers de la CRS planifièrent la charge, manœuvre aux aspects logistiques bien plus complexes qu'il n'y paraît. Marc et les autres brigadiers formèrent une petite assemblée, à l'abri près du camion qui constituait leur quartier général. S'adressant à un de ses collègues, Marc souligna la dangerosité d'un attroupement de black-blocks, à quelques dizaines de mètres d'eux : «Regarde-les ces sauvages, ils sont pas venus les mains vides ! Marteaux, pelles, tout y est. Ils veulent retaper la ville ou quoi ?

- T'as vu ça ! La semaine dernière en inspectant un véhicule je suis tombé sur une bonne vingtaine de clubs de golf. Et le mec me soutenait qu'il avait l'intention de faire une partie avec un groupe d'amis.
- Ceux-là ont l'air d'avoir une préférence pour les boules de pétanque... ça fait deux heures qu'on en reçoit sans arrêt !
- Va falloir qu'on y aille Marc, si on veut pas que nos gars finissent tous à l'hosto. J'ai déjà deux blessés dans ma brigade.
- D'accord avec toi. On va charger avec les autres brigades et disperser tout ce beau monde.»

Quelques instants plus tard, les deux sommations furent effectuées. On donna alors l'ordre de charger. Il avait été décidé que la brigade de Marc se chargerait du groupe de casseurs le plus hostile, tandis que les autres disperseraient le gros des manifestants. Les gardiens de la paix se déployèrent à vive allure, et dans une pluie de coups de matraque vinrent rapidement à bout des contestataires les moins tenaces. Toutefois, le groupe de Marc rencontra une résistance bien plus féroce. Les casseurs, qui s'étaient en effet préparés à la manœuvre, encerclèrent prestement sa brigade. Ses hommes et lui furent alors assaillis de coups de marteau et de pelle, dont ils se protégèrent tant bien que mal avec leurs boucliers. Malheureusement, leurs opposants avaient encore en réserve une arme terrible : les feux d'artifice. Ils firent feu sur les policiers, qui à défaut de pouvoir répliquer se tapirent une nouvelle fois sous leurs boucliers. Lorsque la fumée se dissipa, les gardiens de la paix virent leur supérieur, le brigadier-chef Marc étendu au sol, inanimé. Son casque, partiellement détruit par les explosifs, ne dissimulait aucunement sa figure ensanglantée. Un policier se rua alors immédiatement vers son collègue pour l'exfiltrer de la manifestation, tandis que les autres policiers, témoins des tirs de feux d'artifice, se précipitaient pour prêter main-forte à leurs camarades.

Au terme d'échanges de coups enragés avec les casseurs, les collègues réussirent à extirper Marc de la manifestation. Ils le portèrent alors le plus rapidement possible jusqu'à la camionnette de l'infirmier, où un soignant avait été avisé de son arrivée. Constatant la gravité des blessures, il fit embarquer d'urgence le gardien de la paix vers l'hôpital le plus proche.

Marc se réveilla aux alentours de vingt heures. Encore vanné des suites de l'anesthésie, il n'entendait que vaguement les pas feutrés de l'infirmier. Il se crut d'abord chez lui, confortablement installé dans son lit. Seulement, la forte odeur d'antiseptique le détrompa. Il tendit alors l'oreille, et crut entendre des doigts appuyer sur un clavier. Une légère inquiétude l'envahit alors, et il essaya de rassembler ses souvenirs. Pourtant, malgré d'intenses efforts, il ne se rappelait plus de rien. Du moins, presque rien. Seule l'image terrifiante de la nuée de feux d'artifices lui revint à l'esprit. Il se remémora alors l'épouvantable bruit provoqué par la succession de détonations. Une fusée l'avait certainement atteint ; Marc comprit qu'il se trouvait à l'hôpital. Ce n'était pas la première fois qu'un accrochage violent lors d'une manifestation l'y conduisait. Pourtant, c'était la première fois que tout lui paraissait aussi flou.

Il se décida alors à appeler l'infirmier qui devait se trouver dans la pièce : « S'il vous plaît, y'a quelqu'un ? »

- Oui monsieur, je suis à vous dans une minute ! lui répondit l'infirmier.

- Comment vous sentez-vous ? reprit-il en s'approchant du lit de Marc.

- À peu près bien, merci. Vous pourriez me dire où je suis ?

- Vous êtes à l'hôpital monsieur, vous venez de subir une opération.

- *«Eh ben, ça encore dû taper fort aujourd'hui» pensa intérieurement Marc*

- Vous pourriez me dire quelle heure il est ?

- Vingt heures vingt deux, vous avez dormi deux bonnes heures !

«Deux heures, se répéta Marc, ça faisait longtemps que je m'étais pas accordé une sieste aussi longue !»

- Et vous pourriez me dire comment je suis arrivé ici ? demanda-t-il à l'infirmier.
- Bien sûr. À ce que m'a expliqué le chirurgien, vous et vos collègues avez été pris à partie par un groupe de casseurs. Un projectile vous a touché au visage, on a dû vous opérer d'urgence, relata l'infirmier.
- Et dites-moi, d'autres de mes gars ont-ils été blessés ? s'inquiéta Marc.
- Non, pas à ma connaissance, répondit d'une voix rassurante son interlocuteur.
- Tant mieux. Et est-ce que... est-ce que j'ai des marques ?
- Eh bien... je suis au regret de vous dire que oui, monsieur. Un éclat vous a touché entre l'œil droit et le nez. Quatre points de suture. La cicatrice restera à vie. Je suis désolé.
- Je comprends, c'est le risque du métier... soupira douloureusement Marc.
- Peut-être oui, mais ça ne devrait pas se produire aussi souvent, pas se produire tout court même, dit l'infirmier.
- Et pourtant... murmura Marc - quand est-ce que je pourrai sortir ? demanda-t-il à l'infirmier
- D'ici une semaine tout au plus. En attendant, on va vous installer dans votre chambre.»

À ces mots, un robuste brancardier apparut dans l'encadrement de la porte. Il emmena Marc jusqu'à la pièce qui constituerait son logement le temps de son séjour à l'hôpital. Sa femme et sa fille l'y attendaient. D'ordinaire, les visites se terminaient à vingt-et-une-heures, mais exception avait été faite pour le policier. Lorsque Rose vit son époux, elle fondit en larmes. Elle savait. Tandis que Juliette se jetait dans les bras de son père - qui eut d'ailleurs bien du mal à la réceptionner - sa mère continuait à observer avec une douleur indicible l'homme qu'elle aimait. Une épaisse cicatrice recouvrait son visage, et son regard d'ordinaire si pénétrant avait laissé place à une profonde vacuité.

Ce même samedi, la France entière apprit avec un immense soulagement une nouvelle cruciale. Non satisfaite de ses vingt-trois opérations, Kimberley, éminente personnalité d'un programme culturel, avait annoncé quelques jours plus tôt à ses quelque quatre millions de fans qu'elle envisageait d'en renouveler une. Malgré un nombre de prothèses qui rendrait envieux un estropié, la jeune femme persistait dans son aspiration à ressembler à un mammifère semi-aquatique d'Afrique sub-saharienne. Et c'est non sans une indescriptible euphorie que ses admirateurs accueillirent la dernière nouvelle : la deuxième opération du sourcil droit de Kimberley s'était soldée par une réussite !

Quelques heures plus tard, tous les plus distingués reporters de France étaient en duplex du Ministère de l'Économie. Son occupant le plus illustre, Ernest de l'Audemar, Ministre depuis trois semaines déjà, était la victime d'un nouveau scandale : il avait posté sur ses réseaux sociaux une photo de lui dénudé, en train de faire la publicité d'une montre hors de prix.

L'agression de Marc eut lieu le même jour que ces deux événements capitaux. Qui plus est, en dehors de sa famille et de ses collègues, nul ne s'émut de la cicatrice qui ornerait désormais son visage. Personne, en dehors de ceux-ci, ne versa de larmes. Et pourtant, plus jamais Marc ne verrait le radieux sourire de sa fille, ni même la splendide chevelure noire de sa compagne. Plus jamais la plus infime des lueurs ne brillerait dans ses yeux.

Mérito